

Artisans de paix : quand Jésus arrache l'homme aux forces de mort

Il faut traverser la mer pour devenir artisan de paix. Passer sur l'autre rive, comme Jésus dans l'Évangile de Marc, c'est quitter les territoires balisés, les sécurités religieuses, sociales ou spirituelles, pour aller là où l'on ne va pas spontanément : les marges, les périphéries, les lieux de mort. Le pays des Geraséniens, comme la prison, est une terre étrangère, impure, où l'on vit au milieu des forces mortifères. C'est là que Jésus accoste. Comme si la mission ne pouvait commencer qu'en affrontant ce qui conduit l'homme à sa perte.

À peine descendu de la barque, un homme vient à sa rencontre. Un homme, pas un monstre. Marc insiste : malgré la violence, malgré la folie apparente ou son impureté, c'est un homme. Mais un homme ravagé, habitant les lieux mortifères. Il est sans liens, sans limites, sans relations. Les autres ont tenté de le maîtriser, de l'attacher, de le contenir par force. En vain. Le mal l'a rendu ingérable, pour les autres comme pour lui-même. Il est déchaîné parce qu'il n'est plus relié.

Le mal conduit toujours à la mort. Pas seulement biologique, mais à une mort intérieure, progressive, où l'on se coupe de la parole, c'est-à-dire du monde des vivants. Nuit et jour, l'homme crie et se blesse. La violence qu'il subit, il la retourne contre lui. Il est seul, terriblement seul. Le péché n'est pas d'abord une faute morale, mais une autodestruction permanente. Un effondrement de l'humain, une « vie au milieu des morts ».



Et pourtant, cet homme court vers Jésus. Comme attiré. Jésus exerce une force d'attraction mystérieuse. Là où tout le monde fuyait, lui s'approche. Il ne commence pas par juger, ni par expliquer, ni par enfermer davantage. Il commence par écouter et par parler. Là où il n'y avait que des cris, Jésus est parole. Là où tout était confusion, il introduit la relation. Il ose s'approcher de ce que personne ne veut voir.

Il y a alors trois acteurs en présence : Jésus, l'homme et l'esprit impur. Et c'est Jésus, et lui seul, qui sait faire la distinction. Il dissocie l'humain du mal qui l'habite. Il reconnaît que cet homme porte en lui l'image de Dieu. C'est sa nature, même si elle est cryptée par le mal et sa connivence au mal. Même lorsqu'elle est occupée, fragmentée, morcelée. Jésus s'adresse à lui par cette question décisive : « Quel est ton nom ? »

Cette question est déjà une œuvre de paix. Le nommer, c'est le reconnaître, c'est

Chemin de mission

lui restituer sa véritable identité d'enfant de Dieu, c'est rouvrir un chemin d'existence. L'esprit impur répond : « Légion ». Le mal est multiple, organisé, envahissant. Il occupe tout l'espace. Comme aujourd'hui encore. Les démons ont changé de nom, mais ils n'ont pas changé de nature : addictions, violences, pauvreté, enfermement, exclusion, logiques de domination, structures de péché. Le mal est toujours légion. Il déshumanise en masse, il réduit les personnes à des numéros, à des dossiers, à des étiquettes.

Mais Jésus est plus fort. Il ne détruit pas le mal par la violence. Il le déplace. Il l'expulse vers ce qui lui ressemble : les porcs, puis la mer, symbole du chaos et des forces mortifères. Le mal retourne à la mort. L'homme, lui, revient à la vie. Il est désormais assis, vêtu, dans son bon sens. Il retrouve une stabilité, sa dignité, sa capacité de relation. Il redevient un vivant parmi les vivants.

Et c'est là que surgit le paradoxe. Les habitants ont peur. Peur non pas de l'homme libéré, mais de l'ordre nouveau. Peur d'un vivant qui dérange les équilibres établis. On préfère sans doute un fou dans les tombeaux à un homme debout au milieu des siens. La peur fait parfois plus de mal que le mal lui-même. Elle empêche la rencontre, elle bloque la paix, elle chasse le Sauveur.

Jésus respecte cette liberté. Il repart. Mais il ne repart pas sans laisser une trace. Il laisse sur place un artisan de paix. Cet homme libéré veut être avec lui, dans la barque. Jésus refuse. Sa mission est ailleurs : « Va chez les tiens et raconte ce que le Seigneur a fait pour toi dans sa miséricorde. » Ta cicatrice va devenir parole. Ta blessure, lieu d'annonce. Sans théoriser sur le mal, tu témoigneras de la miséricorde de Dieu.

C'est exactement cela, l'accompagnement des personnes détenues. Même pour une

seule personne, j'ai traversé tout ce chemin. J'ai écouté des paroles qui naissent au bord de la mort. Des paroles souvent hésitantes, fragmentées, maladroitement, mais profondément humaines. Là où le mal a enfermé, la parole rouvre. Là où tout était chaos, l'écoute recrée du lien. Là où la violence s'est retournée contre soi, la relation permet une renaissance.

Être artisan de paix, c'est accepter de ne pas tout maîtriser, de ne pas tout guérir, de ne pas tout comprendre. En prison, j'ai fait ce chemin. Même pour une seule personne. C'est dérisoire, mais c'est immense. Une parole entendue. Un nom prononcé. Un lien recréé. Dans l'univers carcéral, comme dans toute zone de mort sociale ou spirituelle, cette fidélité humble à la relation est déjà une victoire sur le mal. Car là où un homme recommence à parler, à se tenir debout, à se savoir regardé comme un vivant, la mort cesse de régner seule. Et c'est ainsi, pas à pas, que se tisse une paix vraie, fragile et tenace, à hauteur d'homme.

Ce n'est pas nier le mal ni l'excuser. C'est refuser qu'il ait le dernier mot. C'est croire qu'au cœur même de l'innommable, quelque chose d'humain demeure, et que Dieu s'y tient.

C'est le chemin que j'ai parcouru en prison pendant plus de deux années avec Théo, ce jeune qui a tué pour tenter de faire taire une enfance et une adolescence effroyables. C'est mon dernier livre : Y aura-t-il un paradis pour moi ? Oui, Théo y est déjà puisqu'il s'est relevé, il s'est découvert aimable, parce qu'aimé de Dieu. ■

■ Fr. Benoît Dubigeon, OFM